tentation de rouvrir les délicieuses comédies où le plus grand des Anglais a immortalisé, en les revêtant du plus somptueux manteau d'images, les types gracieux des elfes et des génies. Je vais les relire, ces comédies, *la Tempête* et *le Songe d'une nuit d'été*, dans le train et sur le bateau qui m'emporteront loin des sauvages montagnes de la sauvage Ecosse où je reviendrai souvent en pensée, grâce à la magie de ce dernier bon génie, le seul Ariel que le poète moderne ait à son service — le Rêve.

III

LES LACS ANGLAIS (1)

I

Nous achevions de dîner sur la terrasse à l'italienne d'un petit restaurant des Champs-Elysées, tout voisin du Cirque, minuscule terrasse où l'on ne peut guère tenir plus de quatre, et où nous avons tant causé, les plus paresseux de nos amis et moi, par des soirs d'été. Les étoiles brillaient à travers les branches à peine remuées des arbres qui montaient jusqu'à la balustrade. A nos pieds, les cordons de gaz enguirlandaient le jardin silencieux d'où les derniers dîneurs étaient partis. Le roulement des voitures qui allaient au Bois, emportant quels bonheurs ou quelles mélancolies? s'alanguissait

(1) Les lacs anglais dont il est question ici sont les lacs des comtés de Cumberland et de Westmoreland, célèbres à cause du séjour dans ce district, au commencement du siècle, de Woodsworth et de Southey, de Coleridge et de Quincey, les principaux écrivains de l'école dite des lakistes. La date de ce voyage lui-même est l'été de 1882.

CAPILLA ALFONSINA

dans la nuit profonde. Les cuivres du cirque ronflaient, coupés de claquements de fouet. Nous étions, ou deux, ou trois, rarement davantage, accoudés sur la table desservie, parmi les flacons de liqueurs et les boîtes de cigares, à parler esthétique et sentiment, littérature et cuisine, dans ce coin paisible de Paris... Or, ce soir-là, mon unique partner, et qui n'était autre que ce spirituel et chimérique Barbey d'Aurevilly, sachant que le lendemain j'allais à Cherbourg, afin de gagner Weymouth, puis Bristol et Manchester, puis les lacs anglais du Westmoreland et du Cumberland, avait exécuté une charge à fond contre les voyages qu'il a toujours abominés : « Se voiturer comme un colis », s'écriait-il, « est-ce assez inférieur?... Comme si aucun paysage regardé avec les yeux du corps égalait un des paysages que nous devinons avec les yeux du rêve!... Et puis, *voir* une place de la terre, et la comprendre, et la sentir, vous croyez, vous, que cela s'improvise au bout de la lorgnette, entre le déjeuner et le dîner, comme une jolie femme se fait servir une bouchée aux huîtres et deux doigts de vin ambré chez le pâtissier?... Le prix des choses, et vous devriez le savoir mieux que moi, monsieur le psychologue, c'est ce que nous faisons passer d'elles dans notre âme. L'unique et chétif arbuste d'un jardinet grand comme cette nappe, si vous vivez avec lui, si un peu de son feuillage, ou vert, ou jauni, se mêle à vos émotions, oui, cet arbuste rabougri vaut toutes les forêts de l'Amérique ou de la Russie. Car, devant lui, vous n'êtes

pas du moins le passant qui ne sait rien de l'intimité des heures et des saisons, l'étranger qui n'emporte des plus beaux lieux que la possibilité de dire : — J'ai été là... — Vieillissons sur place, comme les chênes... » et il s'interrompit pour écouter la voix d'une femme, rauque et grêle, qui perçait le mur du cabinet voisin et racontait en termes d'argot une querelle avec une camarade...

II

« Avait-il raison? » pensais-je vingt-quatre heures plus tard et sur le pont d'un vapeur anglais, à l'ancre dans la rade de Cherbourg. La clarté du jour d'été mourait dans le silence du vaste port. C'était une de ces heures de détente de tous les bruits, qui s'accorde si bien avec l'étrange détente de tous les sentiments accomplie en nous, lors d'un départ. Dans le ciel chargé de nuages immobiles, passait à peine un souffle d'air. Sur le quai, les maisons s'allongeaient, muettes et grises. Là-bas, d'énormes vaisseaux de guerre entre-croisaient leurs agrès ténus. Des barques à voiles glissaient sur l'eau sombre, avec une lenteur doucement balancée de leur coque. Des oiseaux de mer aux larges ailes blanches planaient, guettant une proie, et sur le pont, des marins couchés à côté d'une des machines jouaient à lancer des pièces de monnaie, musclés, bronzés, vêtus de costumes bruns, avec cette absence

CAPILLA ALFONSINA

de mouvements précipités que donne l'habitude d'une vie très précise. Cela seulement, et les allées et venues de trois ministres protestants, reconnaissables à la longue redingote noire, au petit collet blanc, et au large chapeau de haute forme; — cela seulement, et, sortant des profondeurs de l'entrepont, le cliquetis des fourchettes de quelques dîneurs hygiéniquement assis à leur habituel repas du soir; — cela seulement, et, parmi ces détails indifférents, une impression de solitude amère à la fois et douce, valait-il la peine d'avoir quitté le délicieux Paris d'été, si fécond en longues soirées de causerie, avec la coquette campagne de ses environs et ses bois à une heure de chemin de fer?... «Avait-il raison?» pensais-je en regardant ce paysage où l'agonie du jour se prolongeait, de plus en plus alanguie et morne; et tout à coup éclata, dans l'air calme, le hululement sourd, continu et dispersé avec une étrange mélancolie, du bateau qui appelait ses passagers, et ce fut bientôt, à travers les bruissements de l'eau déchirée, l'entrée dans la nuit du grand dortoir flottant qui nous emportait...

Vers cinq heures du matin, le petit roulis a soudain cessé. Le halètement saccadé de la machine qui remplissait l'entrepont depuis le départ s'achève en une sorte de palpitation à peine perceptible. Entre cet arrêt du bateau et le départ du train, quelques minutes à peine, juste de quoi me sentir engrené dans cette enragée rapidité de mouvements qui fait songer aux pantomimes des Hanlon

lees, et qui effare d'une façon si étrange les nouveaux venus dans l'Ile du travail. C'est un matin voilé de brume, le «matin aux yeux gris» dont parle Shakespeare. Les porteurs déchargent les bagages. L'omnibus file dans un bruit de ferrailles, emporté par deux chevaux qui vont comme le vent. A peine si, par les fenêtres du large véhicule, le regard a le temps de saisir le dessin de la baie de Weymouth, avec une eau basse et verte, un ciel gris et la rangée sur le sable des cabines de bains fermées. Et tout de suite, hommes et bagages s'engouffrent dans le train qui part à toute vapeur. Les vertes prairies défilent dans le brouillard, et les maisons carrées, et les villages réguliers, et les cheminées d'usine qui fument. Dix autres trains lancés comme le nôtre se croisent et se suivent. Parmi ce tapage et dans cette brume, je songe au tableau de Turner qui se voit à Londres et qui s'appelle : *Pluie, fumée, vitesse.* Cela représente une locomotive qui court éperdument à travers une noirâtre vapeur de suie et sous une furieuse trombe d'eau fouettée par le vent. C'est tout ce que les nerfs d'un Français ressentent de l'Angleterre, dans les premières heures.

III

Pluie, fumée, vitesse... et dur labeur! J'ai ce sentiment une fois de plus, en errant, dans l'intervalle de deux trains, le long des rues de Bristol

CAPILLA ALFONSINA

qui s'éveille. Il est neuf heures. Toujours ce ciel livide et d'où cette éternelle pluie dégoutte par saccades. Et toujours, dans cette atmosphère de suie et d'eau, la même construction anglaise se détache : les petites fenêtres à guillotine sont d'une précision de lignes qui vaut la précision de contour des maisons et la précision des lettres des affiches. Parallèle à la rivière Avon, le *floating harbour*, — le port flottant — supporte des quantités de barques à l'amarre. Les édifices gothiques, d'une pierre grise, triste à voir dans cet air suintant, dressent leur masse au dessin sévère, et attestent que des hommes, morts depuis longtemps, ont subi l'influence assombrissante de ce climat, meurtrier à la sensation du plaisir. Un marché se rencontre sur ma route, couvert et débordant de peuple. Des femmes en haillons et en chapeau, vendent des fruits, les pauvres fruits aigrelets de ce ciel noyé : de toutes petites prunelles violettes et des poires grosses comme des noix. — A côté, les énormes tranches de saumon, fendues au couperet, étalent leur épaisseur sanguinolente, et les quartiers de bœuf garnis de leur graisse jaune attendent les appétits vigoureux des rudes travailleurs de ce pays d'effort...

Et puis le train de nouveau m'emporte, vers Manchester, cette fois, traversant avec son habituelle rapidité des villes énormes, bâties en briques rouges. Aux approches de Birmingham, quinze lignes de rails filent, parallèles les unes aux autres. A la porte d'une fabrique de bière je compte vingt et un wagons, chargés de barils qui s'amon-

cellent en pyramides. Les tuyaux d'usine, serrés en forêts, poussent leur suie noire sur le fond déjà si noir de ce ciel. Les tunnels se succèdent, et Manchester apparaît, sinistre dans la nuit tombante. Les boutiques se ferment dans cette grande ville, plus travailleuse encore que Bristol. Les ouvrières rentrent de l'atelier, sanglées dans leur manteau de drap brouillé. Leur bouche a presque toujours ce pli contracté qui achève en un sourire à demi douloureux tant de physionomies de femmes anglaises. On dirait que le pesant labeur héréditaire de la race laisse quelque chose de sa peine sur les visages énervés de ces femmes. Des haillons passent, des figures affamées, des pieds nus. De l'un des ponts du vieux quartier, on peut voir l'eau de la rivière couler, lente et noire, serrée entre des maisons humides, chargée de toute l'impureté des usines, et transformant ce coin de cité manufacturière en une ignoble Venise, sans gondoles, sans palais et sans soleil !... Décidément le vieux laird, — comme nous appelons d'Aurevilly, — n'avait pas raison. Et il vaudrait la peine de venir ici, ne fût-ce que pour avoir, par contraste, la sensation dans le souvenir, d'une France calme et paresseuse, d'un Paris gai, joli, méridional, d'un Paris abandonné au doux rien faire sur les rives de la Seine, voluptueuse et bleue. Naples, Marseille, Paris, les villes anglaises, — ce sont les barreaux de l'échelle qui va de la vie nonchalante à la vie presque tragique à force de travail, et du ciel d'azur au ciel de bitume.

CAPILLA ALFONSINA

IV

Du fond de ces villes qui gisent comme un gouffre de suie, l'Anglais aperçoit pourtant des matins de ciel clair, et cette demi-vision redouble en lui l'inévitable nostalgie d'un repos après le labeur, dans un horizon d'idylle. C'est pour cela que nulle part, comme en Angleterre, le voyageur ne rencontre l'étonnante alternance des paysages d'industrie et des paysages de loisir romanesque. Londres, avec ses énormes parcs encastrés dans ses énormes quartiers, est comme le raccourci de tout ce pays. L'île de Wight est un des parcs de l'Angleterre. Le district des lacs en est un autre. Et tout l'annonce, à mesure que le train s'en va de Manchester à Lancastre, puis de Lancastre à Windermere. Même, si j'avais comme l'infortuné Keats, le poète d'*Endymion*, la foi profonde aux dieux païens, j'eusse remercié un génie complaisant de ce qu'au moment du départ, il m'accordait un de ces jours bleus d'une si étrange impression après tant de jours noirs. Il courait dans l'air du matin, tandis qu'un *cab* m'emportait dans les rues de la sombre ville vers *Victoria station*, le joli frisson d'une lumière qui se débarrasse de ses nuages. Seulement c'était encore, entre cette lumière et Manchester, une buée immobile de charbon. Une va-

peur à la fois transparente et presque palpable, d'une nuance violette, se glissait jusque dans les sculptures des hautes maisons de pierre rouge. Un peu de gaieté physique filtrait à travers ce dôme de poussière et de brouillard, et une caresse du soleil se posait sur les promeneurs des places publiques. Cette même caresse traînait sur les allants et venants qui, dans la gare, attendaient la mise en mouvement d'un des dix ou quinze trains en partance. Les voitures arrivaient, enlevées au trot des chevaux rapides qu'un mors trop sévère forçait de relever leur tête et de crisper leur bouche avec douleur. Des hommes en chapeau de soie, et leur billet dans la main, faisaient cirer leurs bottes. Des porteurs roulaient des brouettes, déposant les bagages du voyageur qui les suivait, dans le compartiment destiné à une localité précise. A travers cette cohue libre de tout contrôle, aucun tumulte même dans la hâte, aucun désordre même dans la complication. Les plus menus détails montrent les peuples. Ces gens-ci se rangent eux-mêmes. Il suffit de rappeler une de nos gares pour constater que, dans nos voyages comme dans notre politique, nous autres Français, toujours une administration nous range.

Heureuse manie philosophante! Et quelle compagne pour les minutes d'ennui d'un trajet! Le train est en marche, et je lis des journaux. C'est un signe encore que le peuple est autre. Ces gazettes de huit pages, et de combien de colonnes? sont pourtant de province. Les faits s'y pressent, serrés

CAPILLA ALFONSINA

comme les grains de raisin dans un pudding. Il y a des renseignements circonstanciés sur la guerre d'Egypte, sur une exploration en Afrique, sur le prix des marchandises à tous les coins de la terre, sur la grève des policiers d'Irlande, sur un concours de joueurs de cricket. Que nous voilà loin des fines chroniques et des légers feuilletons de nos articliers du boulevard, ou de leurs imitateurs départementaux! Aussi bien, l'homme d'environ cinquante ans, au visage carré, qui est assis en face de moi et qui, de sa large main, tient un de ces journaux anglais, ses larges pieds fortement posés à terre, cet homme aux épaules massives, aux fortes bottines lacées, au visage pourpre, aux vêtements solides, ce personnage chez lequel tout respire la certitude, n'est-il pas le lecteur qui convient à ce répertoire de réalités? — Heureuse manie philosophante! Qu'aurais-je fait pendant les trois heures qu'il m'a fallu passer à Lancastre, si je n'avais pas interprété en idées générales ni tout à fait vraies, ni tout à fait fausses, de menus détails d'observation? Au pied du vieux château, reconstruit à la moderne mais crénelé toujours, une fois de plus je constate que l'aspect des constructions nouvelles s'harmonise ici merveilleusement avec l'aspect des constructions anciennes et gothiques, — éternel symbole d'une civilisation dans laquelle le présent se relie sans cesse au passé. Devant ce château, un cimetière est placé qui sert de jardin public. Le gazon pousse entre les pierres des tombes dont les enfants rieurs effacent avec leurs pieds les inscriptions. Une petite fille passe, ses cheveux blonds sur ses yeux, avec cette douceur d'ange, propre aux visages anglais dans la toute jeunesse. Si les morts qui dorment sous la pierre pouvaient s'éveiller de leur sommeil sans songes, ils retrouveraient leur Angleterre dans l'Angleterre vivante, — et les nôtres, hélas! nos morts reniés, qui ont créé pourtant notre France avec la bonne volonté de toutes leurs heures, que retrouveraient-ils de leur œuvre, s'ils revenaient promener leur fantôme à la place où leur effort s'est dépensé?

Et le train m'emporte de nouveau. Je suis enfin à Windermere, dans ce district auquel se rattachent les noms de Wordsworth et de Samuel Coleridge, de Southey et de Quincey, de Tennyson aussi, puisqu'il vécut longtemps sur le bord du lac de Coniston, à Tent Lodge. C'est vraiment une entrée dans un délicieux jardin de plaisance, que ce premier abord du pays des lakistes. L'eau du lac de Windermere s'aperçoit de la voiture, sur la route conduisant au petit village d'Ambleside, à l'autre extrémité. Cette eau apparaît grise et bleuâtre, parmi les arbres, sous un coucher de soleil tout blanc, qui argente un ciel ouaté de brumes, et ces molles brumes vaporisent les caps boisés de l'autre rive. La route longe ainsi le grand lac qu'elle laisse à sa gauche, et sur la droite ce ne sont que maisons garnies de lierres et fleuries de roses. La fenêtre d'en bas — en forme d'*oriel* — fait saillie sur la façade et bombe ses carreaux sur une pelouse comme feutrée de gazon vert... L'œil surprend un

CAPILLA ALFONSINA

ameublement de salon, tout en objets modernes et solides. Quelques dames causent ou écrivent derrière cette fenêtre. Des petits garçons passent à cheval, avec le grand col, le demi-chapeau, la veste courte, et cette expression résolue si particulière au *boy* très bien élevé... La tête du lac se dessine. C'est un golfe d'eau bleue qui vient mourir à la base d'une montagne, violette à cette heure; et tout au fond surgit Ambleside, place excellente pour y passer quelques jours et rayonner dans toute une partie du district.

V

D'où venaient-ils et quel étrange roman, comique ou tragique, les avait conduits dans ce coin perdu de l'Angleterre, ces musiciens italiens, qui, sur leurs harpes et leurs violons et par ce beau soir d'arrivée jouèrent sous les fenêtres du salon de l'hôtel un air autrefois entendu? Et pourquoi, dans ce respectable salon, que semblait présider le portrait de Sa Majesté la Reine et celui de feu le Prince Consort, parmi les physionomies respectables des dames âgées et des demoiselles correctes, deux fantômes m'apparurent-ils, deux gracieux et souples fantômes, mais eux hélas! infiniment peu respectables. Et je les voyais, à chaque mesure de l'air d'autrefois, avec une précision plus entière de

mes souvenirs. C'était un air d'opérette, d'une banalité suprême dans sa mélancolie, et merveilleusement adapté au mauvais goût romanesque et sentimental d'une fille. Car la grande Aline, c'était le nom d'un de mes deux fantômes, qui chantait infatigablement cet air en s'accompagnant sur le piano, dans son soi-disant salon de la rue Cuvier, la grande Aline, hélas encore! n'était que cela. L'appartement, composé de cinq pièces et situé au troisième étage, se trouvait voisin du Jardin des Plantes, et le cri des animaux coupait par intervalles la voix grêle de la musicienne, cette pauvre voix de poitrinaire et de soupeuse. Avec ses yeux d'un bleu tout pâle dans son mince visage d'une pâleur décolorée, avec les nattes amaigries de ses cheveux à reflets blonds, avec ses grêles épaules drapées d'un petit châle par-dessus un peignoir de cachemire, elle passait d'interminables après-midi d'hiver assise à ce piano, et toujours elle recommençait, après des tapotages incertains, le seul air qu'elle possédât complètement et qui sans doute se rattachait pour elle à quelque chose de moins brutal dans son passé. La petite Blanche, sa jeune sœur, errait autour d'elle, faisant l'ouvrage nécessaire, époussetant un meuble, plaçant un objet, recousant la balayeuse d'un jupon. La grande Aline avait vingt-quatre ans. La petite Blanche en avait quinze ou seize. C'était une impression, navrante à la fois comme le vice et touchante comme la fatalité, de voir cette enfant au buste ambigu promener son innocence dans cet appartement de

CAPILLA ALFONSINA

libertinage, dont tous les meubles avaient payé un baiser. De misérables baisers et de misérables meubles! On devinait l'éternel problème d'une existence de hasard derrière le luxe mensonger, les bibelots disparates, l'élégance factice de ces chambres où ne se rencontrait aucun de ces objets honnêtes, consciencieux, bien établis, et capables de durer longtemps, de vieillir avec l'homme. Mais ce qui nous attirait dans ce mauvais gîte, un poète célèbre et moi-même, ce qui nous faisait arriver là, comme chez une femme aimée, avec des bonbons, des fleurs ou quelque menu présent, ce n'était pas la maîtresse de l'endroit, que nous avions trop bien connue liée avec un peintre de nos amis pour jamais la traiter autrement qu'en camarade; — ce n'étaient pas les personnes complaisantes que l'on trouvait parfois assises sur un fauteuil et qui avaient toujours besoin d'être reconduites; — non, mais cet étonnant paradoxe de la pauvre Blanche, de la petite sœur aux yeux malicieux et purs, venue de la campagne l'autre année, et qui s'occupait du service de sa sœur aînée comme elle eût fait celui du curé de son village, paisiblement et honnêtement. Elle avait un air si délicat de ne rien savoir de l'étrangeté du métier d'Aline, quoique ce métier fût par trop avoué, dans ce milieu d'étudiants! Elle était si naïve et affectueuse dans l'étalage des brimborions de gâterie que ces «messieurs» lui avaient donnés! Et aux plaisanteries de sa sœur et des visiteuses, elle riait d'un si joli rire de fillette qui ne comprend pas!

Grandelette déjà et la taille mal prise dans des robes évidemment arrangées après coup et qui avaient appartenu à sa sœur, c'était encore dans des souliers portés par sa sœur que son pied tournait; c'étaient des bas de soie usés par sa sœur qui flottaient autour de sa fine cheville. Blonde comme sa sœur aussi, et lui ressemblant par delà huit années de débauche, elle allait, venait. Nous lui demandions si elle regrettait son pays, et elle nous répondait : « Non. » N'était-elle pas maintenant vêtue presque comme une dame? N'avait-elle pas de la viande à manger et du vin à boire chaque jour, au lieu des pommes de terre et du petit lait de son village d'Anjou? Et ses joues tendues et ses yeux reposés, — car elle se couchait à huit heures tandis que l'autre était au théâtre ou dans quelque cabinet de restaurant, — et son parler angevin, traînant et vague, et l'enfantine soumission de ses gestes à sa sœur, révérée comme la source de ce bien-être, — tout cela nous attristait démesurément, mais aussi cela nous faisait sentir l'étrange ironie qui est au fond de l'existence humaine, avec une intensité cruelle. J'aimais cette intensité, en vrai moraliste de décadence, et, assise à son piano où manquaient deux notes qu'elle sautait comme elle pouvait, la fille chantait cet air qui me poursuivait, après tant de jours, jusque dans le salon de l'hôtel d'Ambleside...

CAPILLA ALFONSINA

VI

Coupables visions et à coup sûr désenchantantes! Ce sont pourtant des images de cet ordre qui flottent devant les yeux de l'artiste parisien, lorsqu'il s'assied à sa table pour transcrire quelques-uns de ses rêves ou de ses souvenirs... Combien différentes les évocations qu'un William Wordsworth, protestant austère, ayant vieilli parmi les horizons idylliques et les mœurs naïves de ce district, devait noter dans son style parfois sec et parfois sublime, toujours sincère! Remettons-nous par la pensée dans le cadre où il promenait habituellement ses rêveries. Cela nous est aisé. Il suffit de monter dans une voiture et de traverser les paysages qu'il a décrits après les avoir fréquentés. J'ai fait plusieurs de ces pèlerinages poétiques à la recherche des souvenirs du premier des lakistes, du seul même qui mérite véritablement ce nom. Car Coleridge et Southey ont bien vécu parmi les lacs, et Quincey pareillement, mais Wordsworth seul a vécu des lacs. De ces divers pèlerinages, le plus caractéristique peut-être est celui qui m'a conduit, moi vingtième, d'Ambleside aux vallées du petit et du grand Langdale, en revenant par les bords du lac de Grasmere et du lac de Rydal.

... Dès neuf heures, c'est devant l'hôtel, une

mêlée de voyageurs qui envahissent les banquettes des grands chars à bancs au timon tendu : jeunes filles serrées dans leur waterproof, pasteurs en longue redingote noire, jeunes gens chaussés de bas de laine avec la culotte courte et bouffante. Les chevaux ne sont approchés que cinq minutes avant le départ et lorsque les voitures sont toutes garnies. Le cocher donne un coup de fouet, rassemble les guides de ses cinq bêtes, crie : «*Pull up!*» et l'énorme machine s'ébranle, traînée lestement le long des pentes, précipitée hardiment sur les rampes des descentes, emportant sa troupe de curieux en costumes de toutes formes et de toutes nuances. Avec des gens qui s'occuperaient les uns des autres, cette façon de voyager serait odieuse. Mais pour l'Anglaise dont le coude touche mon coude sur le haut de la voiture, je suis exactement ce que la paroi de son coupé peut bien être pour la Parisienne qui remonte les Champs-Elysées.

A peine éloignée d'Ambleside, la route contourne la tête du lac de Windermere et passe au pied de Loughrigg fells, collines dentelées et violettes, où des nuages blanchâtres s'échevèlent. Entre le lac, dont l'eau est toute bleue, et cette route grise, c'est une prairie d'une verdure comme appauvrie. Les meules de foin sont coupées, la rivière Brathay coule tout au ras de l'herbe courte, — rivière transparente et sombre à la fois, qui passe lentement dans l'intimité de sa rive, qu'elle va noyer. Bientôt la route a quitté le lac et court dans un défilé de collines plantées, à mi-hauteur, d'arbres sombres dont

CAPILLA ALFONSINA

la verdure noire contraste avec la verdure pâle des prairies qui remplissent l'intervalle. Puis cette route monte, et ce ne sont plus, des deux côtés, que bois de chênes et de bouleaux. Les grandes digitales croissent en abondance au rebord de ces bois. Comme trop lourdes, les clochettes rouges se laissent pendre à la pointe de la tige grêle; — et, à un moment, Colwith-force apparaît, cascade magnifique et large qui, de bassin en bassin, descend avec un frémissement de toute son écume blanche. L'eau se précipite, et, sur les rochers qui font bordure, de minces fougères se dressent, qui ne tremblent pas. L'eau bondit, l'eau rejaillit, l'eau gronde et tonne. Puis c'est une mort de cette eau furieuse dans le dernier bassin, remué encore, mais translucide, qu'un rien d'écume blanchit à peine. Si les beautés de la nature ont leur correspondance morale, rien de plus candide et de plus naïf, si l'on peut dire, que ces inoffensives colères des chutes d'eau et ces bouillonnements, suivis de tels repos...

La route monte encore jusqu'à un col dénudé, d'où se découvre la vallée du petit Langdale, étroite et toute en pelouses mamelonnées. Parmi ces pelouses, avec un rideau noir de sapins sur son bord, repose un *tarn*. C'est le vieux mot islandais pour désigner ces gouttes d'eau, jetées dans les montagnes, — étangs qui miroitent, et que, dans certaines de nos provinces, les paysans appellent du nom sinistre de « gourres », à cause, sans doute, de leurs engouffrantes profondeurs. Pas une toiture à l'horizon. Des moutons à mufle et à jambes

noirs paissent sans berger, l'herbe drue, dont la verdure s'éclaire, par place, de mousses moins sombres. L'eau du tarn repose, à ce point immobile que les joncs s'y reflètent en entier, et cela produit une impression de chose sans contour. On dirait d'une lumière sans forme, où des fils magiques se trouveraient pris, — brindilles d'émeraude dans de la clarté d'argent. Car le ciel est si blanc que, reflété dans ce lac, il le nuance des plus blanches couleurs. C'est le paysage que Wordsworth décrit dans son *Excursion* : « ... Regarde. — A tes pieds une vallée petite et obscure, — si petite et pourtant si élevée — parmi les montagnes, comme si cette place — avait été ainsi de tout temps, par son propre vœu, — exilée en dehors du reste du monde. — Elle a d'une urne la forme gracieuse et la profondeur, — ... et, dans ce réduit tranquille, parmi les vertes praires, — l'eau d'un étang brille au soleil... »

Aussi bien, c'est par des ciels voilés qu'il convient de voir ces paysages du Nord, dont le charme réside moins dans les lignes définies de l'horizon que dans la tache tremblotante et le fondu de la couleur. Un peu après cette retraite du petit Langdale, il y a une hauteur d'où trois autres lacs s'aperçoivent, endormis chacun dans sa vallée : Elterwater, Grasmere et Rydal. Les arbres qui cerclent ces lacs sont feuillus et verts, mais d'un vert que la brume adoucit. Les eaux sont bleues, mais d'un bleu vaporeux et que cette brume appâlit. Du ciel, que sa langueur fait automnal, une buée

CAPILLA ALFONSINA

molle descend. Elle enveloppe les montagnes souples, les eaux reposées, l'horizon silencieux. Comment résister à cette morte douceur des choses? Les Anglais s'y efforcent et luttent contre le rêve avec une débauche d'énergie physique. Près de Grasmere, des propriétaires de la contrée ont installé un cirque en plein air, où des hommes de la meilleure société, vêtus de maillots blancs, se prennent à bras-le-corps et luttent devant des gradins chargés de toilettes et cent voitures de maîtres. «Quelle belle place pour un *lawn-tennis!*» s'écrie une de mes compagnes de voyage devant une large étendue de gazon. Mais ce n'est point la règle générale. D'autres ouvrent leur cœur à cette poésie rêveuse du paysage, et c'est pour eux qu'écrit Wordsworth, — ce sonnettiste si naturel à la fois et si raffiné, ce moraliste si tendrement troublé par la vue de la plus petite fleur. Il dort aujourd'hui dans le cimetière de Grasmere, derrière l'humble église où il n'a jamais manqué de venir le dimanche. C'est dans ce paysage encore qu'il faut lire ses vers pour en bien comprendre la sérénité sérieuse, la grâce familière, l'innocence aussi et l'exaltation religieuse.

VII

Je me représente ce poète dans son petit cottage de Townend où l'essayiste Quincey le visita en 1806. Wordsworth a trente-six ans, mais il paraît

être beaucoup plus âgé, comme si l'habitude de la réflexion méditative l'avait de bonne heure dépouillé du charme éphémère de la jeunesse. Né à Cockermouth sur le bord du district, à deux heures de Bassenthwaite-Water et à quelques lieues de Keswick, il a contemplé de loin durant les premières années de son enfance les belles montagnes, tantôt brunes et tantôt violettes, qui marquent la barrière du pays des lacs. Il a été plus tard écolier dans une pension d'Hawkshead, en plein cœur du district, cette fois, à quelques milles seulement du Windermere, et tout au bord de ce petit lac d'Esthwaite-Water que j'ai vu, dans le silence infini d'un jour de dimanche, crisper son eau, comme glacée de gris perle, parmi les étendues d'herbes qui dévalent lentement jusqu'à lui, — vertes prairies sur lesquelles de noirs corbeaux se posaient. Presque à côté de l'Esthwaite-Water, un autre lac plus petit, appelé Low-Tarn, bleuit doucement entre les sapins sombres qui tendent leurs masses sur une de ses rives, et les bruyères roses qui fleurissent l'autre. Au sortir d'une éducation rustique, dont les grands plaisirs furent des promenades, et parmi des montagnards d'une simplicité primitive de mœurs, Wordsworth a été envoyé à Cambridge, où les souvenirs des hommes illustres qui ont passé là sont demeurés intacts. «De mon oreiller,» dit-il, «et en regardant à la lumière — de la lune ou des favorables étoiles, je pouvais voir — le devant de la chapelle, où la statue se tenait — de Newton, avec son prisme et sa silen-

CAPILLA ALFONSINA

cieuse face, — marbre indicateur d'un esprit, pour toujours — voyageant à travers d'étranges mers de pensée, tout seul...» Deux années de séjour dans la France de la Terreur, juste de quoi mieux goûter la vie intime et paisible du bord des lacs, ont guéri le jeune homme de la dangereuse fièvre républicaine dont il avait été contaminé, comme beaucoup d'étudiants anglais à cette époque. Le voici revenu, pour n'en plus sortir, dans cet univers de montagnes pas trop hautes, de nappes d'eau pas trop vastes et de prairies fraîches. Entre sa femme et sa sœur, il vit heureux à la manière d'un sage antique, dans un blanc cottage que deux ifs décorent. Le legs d'un admirateur de ses premiers vers lui permet de maintenir sa famille dans une aisance moyenne. «Je le trouvai,» dit Quincey, «dans une pièce oblongue, haute peut-être de huit pieds et demi, longue de seize et large de douze. Coquettement lambrissée depuis le plancher jusqu'au plafond avec du bois de chêne sombre et poli, la pièce n'avait qu'une fenêtre, une vraie fenêtre de cottage, avec de petits carreaux brillants qu'encadraient des roses, des jasmins et une profusion d'autres plantes odorantes...» Les hôtes de ce cottage ont des occupations tout à fait en accord avec ce logis de contemplateurs. Je traduis du *memorandum* de miss Wordsworth le programme d'une de leurs journées : « Lu Chaucer. Marché jusqu'à la maison de G***. En revenant, arrêtés à cinquante mètres à peu près de notre bouleau favori. Il cédait au vent avec toutes ses tendres branches. Le

soleil l'éclairait, et il étincelait dans le vent comme une ondée mobile et lumineuse. C'était bien la forme d'un arbre, un tronc et des branches, mais en réalité un génie visible des eaux. Rentrés, William nous fait une lecture de Spencer...» Elle était, cette sœur, en si parfaite communion d'idées avec son frère, qu'on retrouve dans les œuvres du poète des fragments entiers de ce *memorandum*, mis en vers. Combien d'œuvres d'art, et des plus belles, ont eu ainsi pour principe vivant un esprit de femme, — influence invisible au monde et sans lequel la divine sève du talent n'eût pas éclaté en fleurs aussi parfumées?

Les promenades du poète anglais avec ses deux compagnes le conduisaient sur des routes pareilles à celles dont j'ai tenté de rendre le charme délicat et solitaire, et chaque détail finissait par lui devenir une occasion de souvenir ou de rêverie. A ce ruisseau qui coule dans la prairie, il disait : « l'Ame Eternelle est vêtue en toi — avec des habillements bien plus purs que la chair et le sang; — elle t'a donné des biens plus précieux, — des joies sans mélange et la vie sans soucis... » Lorsque le soir tombait, il comparait l'heure tranquille, « l'heure sainte, — à une nonne immobile, — sans soupirs dans l'adoration...» L'écho de la montagne le faisait songer à cette voix mystérieuse de la conscience, «réponses qui nous viennent, — nous ne savons pas d'où, — écho d'au delà du tombeau... — Ah! ces sons, écoute-les et retiens-les chèrement, — car c'est Dieu, c'est de Dieu qu'ils

CAPILLA ALFONSINA

viennent!...» Invinciblement cet esprit sérieux, et tout rempli de ce que M. Scherer, dans une pénétrante étude, appelle si justement «l'adoration soumise de la nature,» aboutit à transfigurer en événements de vie morale tout ce que le paysage lui offre d'aspects pourtant bien connus. Le soir, au coin du feu et dans la sécurité de son foyer domestique, il lit, il rêve : «Rêver et lire, l'un et l'autre est un monde...» Et, dans ces rêves, de menus et familiers détails lui reviennent avec leur naïveté, parfois avec leur trivialité puérile. Mais comment cette trivialité lui serait-elle rendue perceptible, mêlée qu'elle est pour lui à l'universel mystère du monde et de la destinée? Parfois aussi, c'est en un frisson tragique que se résolvent ce qu'il appelle quelque part les «questions obstinées du cœur.» Le sage aperçoit indistinctement par delà son bonheur actuel les malheurs et les crimes de ses frères d'aujourd'hui et d'autrefois, et il écrit de beaux et tristes fragments de philosophie poétique, comme ce sonnet à la rivière Duddon :

D'où vint-il et pourquoi, le premier être humain
Qui découvrit un jour cette obscure vallée,
Et penchant son front las sur la source isolée
But un peu de cette eau dans le creux de sa main?

Était-ce pour tuer qu'il suivait ce chemin
Dont les oiseaux prenaient devant lui leur volée,
Ou bien s'enfuyait-il d'une fuite affolée,
Et le jour qu'il vint là fut-il sans lendemain?

Pas de voix qui réponde au ciel ou sur la terre;
Et toi, si tes flots bleus ont connu ce mystère,
O source murmurante, ils ne le diront pas.

Ton rôle, ô source fraîche, est d'être pure et douce,
Et de nous consoler des crimes d'ici-bas
Au bruit de tes flots bleus épanchés sur la mousse.

VIII

Il en est des paysages comme des autres excitants : haschisch ou littérature, amour ou musique. La suggestion qu'ils procurent est toute personnelle et varie avec le rêveur. Alchimistes de la nature comme de l'art, nous passons l'une et l'autre au creuset de notre cœur, et jamais un même métal ne sort de deux de ces creusets vivants. Je me complais, quoique ce soit passablement irrespectueux, à comparer mes associations d'idées d'écrivain parisien de 1882 à celles que le grand poète moraliste formait devant les paysages du gracieux district. Je les regarde les uns après les autres, ces lacs dont la transparence bleuâtre lui représentait une vie reposée dans le devoir, et je songe à des yeux de femmes que j'ai connus, bleus de ce bleu changeant, tour à tour assombri et pâle... Devant les murs de ces cottages, que des revêtements de clématites tapissent de leurs fleurs violettes et par devant lesquels verdoient des pelouses lustrées, je me souviens de la retraite, anglaise aussi et mystérieuse, où un de nos amis avait caché, après l'avoir enlevée à son mari, à ses enfants et à son monde, cette Mme de N..., si touchante de beauté mélan-

CAPILLA ALFONSINA